

## LE SAMEDI

## IL Y A DU POUR ET DU CONTRE



*Mme Goldstein.* Il faut m'enlever.

*M. Goldstein.* Bien, je ne sais pas trop. Ça me sourirait assez d'éviter les frais d'une noce, mais, d'un autre côté, tu ne recevras pas beaucoup de cadeaux de mariage.

## SOUS UNE ROSE

Il s'est blotti sous une rose  
Mon rossignol, chante des bois.  
Craint-il l'hiver, les premiers froids ?  
Est-il blessé qu'il se repose ?

M'en approcher ? Vraiment je n'ose,  
Tout grelottant je Papereois,  
Il s'est blotti sous une rose  
Mon rossignol, chante des bois.

De son retour quelle est la cause ?  
Est-il mourant qu'il est sans voix ?  
Rossignol, pur virtuose,  
Dans mon jardin, comme autrefois,  
Reste blotti sous une rose.

CAMILLE NATALE

## UNE CONSPIRATION

Une actrice, connue sous le nom de Mme Lanlaire, qui jouait au siècle dernier sur le théâtre de Bordeaux, arriva un soir en retard d'une demi-heure, manqua son entrée, et, pour comble, reçut fort mal les témoignages de mécontentement du public. Elle osa, paraît-il, faire un pied de nez au parterre.

Voilà toute la salle en émoi et réclamant une satisfaction que l'actrice s'obstina à lui refuser.

Le lendemain, le tapage et les sifflets recommencèrent.

“Des excuses ! Des excuses !” criait-on de toute part.

La police dut s'en mêler, et les troupes du gouverneur finirent même par intervenir.

Les sifflets et les cris interdits, les spectateurs cherchèrent par quoi ils pourraient les remplacer, et ils imaginèrent ruses sur ruses pour molester l'irrévérencieuse actrice, qui ne voulait toujours pas s'exécuter.

Une véritable conspiration s'organisa contre elle.

Dès que Mme Lanlaire paraissait sur la scène, tout le public de la salle se trouvait subitement enflammé : on toussait, on crachait, on se mouchait, on éternuait : c'était un vacarme assourdissant.

Mais les agents de police et les soldats arrêtèrent les plus bruyants des interrupteurs, et la prison guérît bientôt tous ces intempestifs rhumes de cerveau.

Un des conspirateurs s'avança alors d'apporter au spectacle un jeune caniche, qu'il tenait caché sous ses habits : aussitôt que l'actrice se montra, il pinça la patte du pauvre animal, qui se mit naturellement à hurler et remplit la salle de ses piailllements plaintifs.

“A la porte, Azor ! à la porte !” clama t-on de tous côtés.

Dès que le silence parut se rétablir, et que Mme Lanlaire essaya de reprendre son rôle, les protestations et vociférations éclatèrent de plus belle.

“Des excuses ! Il nous faut des excuses ! Nous ne vous laisserons pas jouer tant que vous n'aurez pas demandé pardon de votre insolence !”

En même temps, l'infortuné Azor recommençait à japper.

Pour ne pas être surpris, le propriétaire du chien finit par le lâcher.

Mme Lanlaire, qui, en désespoir de cause, s'était retirée dans les coulisses, crut pouvoir réintégrer la scène, après une instantanée harangue du régisseur au public.

En ce moment, un inconnu, un brutal spectateur appartenant au parterre, jette son soulier sur la scène, essayant d'atteindre l'actrice.

La troupe aussitôt fait irrusion dans la salle ; on cerne tout le parterre, et on enjoint aux spectateurs de sortir un à un, par une seule et même porte, entre une double haie de soldats.

Le coupable, l'homme qui a lancé son soulier, ne pourra certainement pas s'échapper et sera aisément reconnu.

Le premier spectateur qui se présente pour sortir n'est chaussé que d'un pied.

“C'est lui ! Je le tiens !” s'écrie un des soldats de garde, placé à droite.

Mais le spectateur suivant n'a également qu'un pied de chaussé.

“Le voilà !” s'écrie le soldat de gauche.

“Non, c'est celui-là !” dit un autre soldat, en happant au collet le troisième, qui s'avance, lui aussi, avec un seul soulier, un soulier su pied droit.

Tout le parterre, pour ne pas faire découvrir le coupable, avait eu, d'un commun accord et instantanément, l'idée de se déchausser le pied gauche. Aussi les soldats et les agents de police ne purent-ils arrêter personne.

ALBERT CIN.

## LA FORCE DE L'HABITUDE

Dans certains magasins de confection le meilleur commis n'est pas celui qui vend à un client l'habit que ce dernier veut, mais l'habit qu'il ne veut pas. Un certain témoin, entendu ces jours derniers en cour, est certainement une crème de commis. Il s'agit d'un pantalon volé à son établissement. Voici textuellement les questions du juge et les réponses du commis.

*Le juge.*—Combien vaut le pantalon volé ?

*Le commis.*—Ça dépend de celui qui veut l'acheter. A l'un je le vendrai \$6, à l'autre \$5 et peut-être même \$3.

*Le juge (d'un ton indigné).*—Je vous demande ce que vaut ce pantalon.

*Le commis.*—Eh bien, Votre Honneur, prenez-le pour \$2.50, si à \$3 il vous paraît trop cher.

*Le juge (d'une voix de tonnerre).*—Ecoutez bien : si vous ne me dites pas le prix exact du pantalon, je vais vous condamner pour mépris de cour.

*Le commis (de son ton le plus accommodant).*—Alors je vous le cède pour \$2. On n'y gagne rien, mais prenez-le.

Impossible d'aller plus loin. L'auditoire se tordait et le juge lui-même en avait tout son raide.

## UN POINT PRESQUE FINAL

*Mme Vieillefille.*—Mon nom est horrible, n'est-ce pas ?

*Philidor (distrait).*—Et je crains bien qu'il soit beaucoup trop tard pour le changer.

(*La conversation n'ira pas plus loin, du moins durant le siècle présent.*)

## UNE LEÇON DE CHOSES

Un campagnard se paie un dîner en famille dans un restaurant. Un de ses enfants ne s'y conduit pas, paraît-il, selon les usages. De là l'observation paternelle.

—N'as-tu pas honte, petit cochon, de te moucher avec tes doigts ? A quoi sert donc le mouchoir que le mossieu a placé à côté de ton assiette ?

## AMÈRE DÉCEPTION

*Saint Pierre.*—Avec quelle femme voulez-vous demeurer ?

*L'âme.*—Sont-elles toutes ici ?

*Saint Pierre.*—Oui.

*L'âme.*—J'ai cru que vous aviez dit que c'était le Paradis, ici...

## LA PREMIÈRE OPÉRATION



## LA DIFFÉRENCE

*Rouleau.*—Ta femme te demande-t-elle souvent de l'argent ?

*Rouleau.*—Jamais.

*Rouleau.*—Ce doit être un prodige.

*Rouleau.*—Mais elle m'ordonne fréquemment de lui en donner.

## L'EXPLICATION

*Elle.*—Il ne me connaît que depuis deux jours et il dit qu'il m'aime.

*Sa bonne amie.*—C'est la raison.

*Edith.*—Quand me donneras-tu l'anneau de fiançailles ?

*Ernest.*—Aussitôt que Julia me l'aura rendu.